

Le savoir en trompe- l'œil

Corée,
18^e - 20^e s.



Guimet
Musée national des arts asiatiques

Exposition
16 septembre
2026 –
4 janvier 2027

Guimet
Musée national des arts asiatiques
6, place d'Iéna 75116 Paris / guimet.fr

Présentée au musée Guimet, à Paris, à l'occasion de la célébration par la France et la Corée du Sud du 140^e anniversaire de leurs relations diplomatiques, l'exposition *Le savoir en trompe-l'œil. Corée, 18^e-20^e s.* revêt un caractère tout à fait singulier. Son originalité tient d'abord au sujet même.

Le *chaekgeori*, apparu à la fin du 18^e siècle et sans cesse réinterprète jusqu'à nos jours, constitue l'un des mouvements picturaux les plus étonnants de la péninsule.

Livres, étagères, vases, bronzes, porcelaines, pinceaux, montres ou lunettes s'y déploient sur de grands paravents comme autant d'objets précieux savamment ordonnés. On croit voir une bibliothèque, une collection, un intérieur habité par le savoir. Mais tout ici est peinture, illusion, théâtre du regard. L'exposition invite ainsi à entrer dans un cabinet de curiosités qui n'aurait pas besoin d'exister comme pièce réelle, puisqu'il se donne entièrement dans l'image.

Ce genre révèle l'histoire complexe, et pourtant largement méconnue, des circulations artistiques et intellectuelles entre l'Europe, la Chine et la Corée.

La technique du trompe-l'œil, transmise en Chine par les missionnaires jésuites, y fut réinventée selon une sensibilité proprement coréenne. Ces peintures produisent un autre effet que celui des vanités européennes : elles ne montrent pas seulement la fragilité des choses, mais aussi le désir de les posséder.

En cela, ces bibliothèques imaginaires font écho à notre époque, où l'objet vaut souvent autant pour ce qu'il promet que pour ce qu'il est. Le paravent coréen permet de peindre ce désir avec élégance. À l'heure où la technologie transforme notre rapport à la lecture, à la mémoire et aux images, cette exposition pose ainsi une question très actuelle : que représente encore une bibliothèque ?

Cette exposition est le fruit de collaborations précieuses avec de nombreuses institutions prêteuses : à Seoul, le musée national de Corée, le musée national du Palais de Corée, le musée national du Folklore de Corée, le Leeum Museum of Art. À Paris, le musée du Louvre, et la Bibliothèque nationale de France. Que chacune d'elles trouve ici l'expression de ma profonde gratitude, de même que le commissaire de l'exposition, Arnaud Bertrand, et l'ensemble des contributeurs du très beau catalogue.

Grâce à ces prêts exceptionnels, mais aussi aux œuvres issues des collections coréennes du musée Guimet, il est aujourd'hui possible de redonner au *chaekgeori* la place qui lui revient : celle d'un grand mouvement pictural coréen, pleinement inscrit dans l'histoire de l'art du monde.



Yannick Lintz

**Présidente de Guimet
musée national
des arts asiatiques**

Le savoir en trompe-l'œil Corée, 18^e-20^e s.

**Une plongée fascinante à la découverte
d'un art du trompe-l'œil en Corée,
entre bibliothèques savantes et mondes oniriques !**

À quoi peut servir une bibliothèque lorsque le temps manque pour lire ? À l'heure où le savoir circule sur les écrans, s'évader par la lecture devient parfois un luxe et la bibliothèque est alors souvent plus regardée que pratiquée. Ce dilemme n'est pas nouveau. Dans la Corée de la fin du 18^e siècle, le roi Jeongjo (r. 1776-1800) y est déjà confronté. Pris par les affaires de l'État, n'ayant que peu le temps de lire, il passe commande aux artistes officiels de l'Académie royale de peinture un paravent qui reprend en trompe-l'œil sa bibliothèque, pour rester proche de ses livres.

Pour la première fois au musée Guimet, une exposition redonne à ce mouvement pictural sa place centrale, loin de l'image folklorique ou purement décorative qui lui est trop souvent associée. Elle rassemble plus de 75 pièces : paravents, peintures -dont un trésor national, l'autoportrait de l'un des plus célèbres artistes du Joseon- mais aussi une confrontation entre le cabinet du lettré et sa reprise en peinture avec des objets associés aux désirs d'élévations (contenants pour alcools et thés, bronzes, porcelaines, montre, lunette, pinceaux), des ouvrages venant de la BNF, du Collège de France et du musée Guimet.

Un exceptionnel rouleau peint de plus de cinq mètres du 18^e (ou début 19^e siècle) est dévoilé pour la toute première fois, il est issu des collections du musée Guimet, il appartenait à Victor Collin de Plancy, premier représentant officiel de la France en Corée en 1876. Ce rouleau a fait l'objet d'une analyse par le centre national des laboratoires des musées de France, puis d'une restauration pour l'exposition.

Exposition
16 septembre 2026
– 4 janvier 2027

Commissariat

Dr. Arnaud Bertrand
conservateur des collections Corée –
Chine ancienne au musée Guimet

Guimet
musée national des arts asiatiques
6, place d'Iéna 75116 Paris
guimet.fr

Présidente
Yannick Lintz

Communication musée Guimet

Nicolas Ruyssen
Directeur de la communication
+33 (0)6 45 71 74 37
nicolas.ruyssen@guimet.fr
communication@guimet.fr

Contact presse

Pierre Laporte Communication
Laurence Vaugeois
+33 (0)1 45 23 14 14 / +33 (0)6 81 81 83 47
laurence@pierre-laporte.com
Camille Brulé
+33 (0)1 45 23 14 14 / +33 (0)6 49 77 27 47
camille@pierre-laporte.com



Paravent à dix panneaux représentant
une bibliothèque (détail)
Corée, époque du Joseon, 19^e-20^e siècles
Encre et couleurs sur soie ; 206,5 × 453 cm
Séoul, musée national du Palais de Corée,
Changdeok 6501

L'exposition tisse des liens entre l'art coréen et l'art de la perspective issue des échanges avec les artistes jésuites, et rappelle la place centrale des échanges de savoirs techniques à Pékin, capitale des Qing, par les ambassades coréennes.

L'art du trompe-l'œil naît dans un contexte d'échanges et requiert une maîtrise de la perspective, savoir européen connu à la cour de Chine, transmis en Corée par le biais des ambassades coréennes régulièrement envoyées à Pékin.

D'abord centré sur la représentation de livres, le décor des paravents évolue vers des compositions plus riches associant objets de savoirs et de curiosités. Ainsi se développe le mouvement pictural du *chaek-geori* (littéralement « livres et objets ») alors qu'apparaissent des compositions picturales de bibliothèques le plus souvent montées en paravents. Comparables aux peintures représentant des cabinets de curiosités dans l'art occidental, elles habillent les intérieurs coréens, du palais royal aux maisons bourgeoises.

À la fois œuvres et cloisons, ces images projettent le regard dans un autre espace, celui d'un cabinet de savoir et de possessions en devenir. Bien au-delà de la Corée, elles interrogent notre rapport à l'accumulation du savoir, à la fonction du livre et aux objets placés dans nos intérieurs.



Kim Hong-do, dit Danwon (1745-1814 ?)

Portrait d'un lettré chantant de la poésie

Corée, fin du 18^e siècle, époque Joseon (1392-1910)

Encre sur papier - Séoul, collection privée

La calligraphie inscrite à gauche donne la clé de compréhension de cette œuvre : « Percer le papier de la fenêtre de sa maison en terre et vivre toute sa vie avec simplicité, en appréciant musique et poésie. » Autour du lettré assis en tailleur, Kim Hong-do, peintre proche du roi Jeongjo (r. 1776-1800), dispose les signes de cette vie idéale : livres, pinceau, pierre à encre, papier, vaisselle rituelle en bronze, gourde, épée, orgue à bouche et feuille de bananier. L'homme joue du *pipa*, coiffé d'un *bangwan*. Dans ce chef-d'œuvre de la fin de sa carrière, l'artiste peint un idéal d'existence, fait de pauvreté choisie, de musique, d'étude et de liberté intérieure.

Un art de la mise en scène du savoir

Au 15^e siècle, la réussite sociale repose sur des examens officiels (*gwa-geo*), dont le plus prestigieux était fondé sur l'étude des classiques confucéens. Ce système de recrutement très sélectif, reprend la pratique chinoise des examens impériaux permettant de recruter les fonctionnaires. À partir de la seconde moitié du 17^e siècle, la situation évolue. Les guerres dévastatrices contre les Japonais puis les Mandchous, les crises économiques et l'augmentation du nombre de candidats rendent l'accès à ces postes plus difficiles. Les examens restent centraux mais ne suffisent plus à assurer le prestige d'une certaine classe sociale. Le savoir se développe alors en dehors de l'État. Il circule dans des académies privées (*seoweon*), au sein des familles et entre lettrés.



Yi Han-chol (1808-?).

Portrait du dignitaire de haut rang Cho Man-yong (1776-1846)

Corée, époque du Joseon (1392-1910), 1845

Paris, musée Guimet

© Musée Guimet, Paris, Dist. GrandPalaisRmn /

Jean-Yves et Nicolas Dubois

Pour stimuler l'esprit, au-delà de la pratique de la lecture et de l'écriture, à partir de la fin du 18^e siècle, les intérieurs sont habillés de peintures de bibliothèques.

Mise en scène du lettré et du fonctionnaire idéal

Au 18^e siècle, le savoir structure la vie du lettré. Celui-ci s'entoure d'objets liés à son étude, formant un environnement propice à la réflexion : pinceaux, pierres à encre, instruments de musique, jeux de stratégie et livres des classiques confucéens. Dans les maisons traditionnelles, les bibliothèques monumentales, au sens architectural du terme, n'existent pas, contrairement à ce que l'on observe en Chine ou, plus à l'ouest, en France, en Italie ou en Allemagne. Les livres et autres objets précieux sont conservés dans des coffres, posés sur des meubles, parfois sur quelques étagères. L'accumulation du savoir demeure discrète, sans ostentation. Il s'exprime ainsi moins par l'abondance visible que par un ordre maîtrisé, reflet d'un esprit discipliné et d'une aspiration à la vertu.

La bibliothèque en trompe-l'œil du roi Jeongjo

Le souverain coréen siège traditionnellement devant un paravent de type *ilwolobongdo*, représentant le soleil, la lune et cinq sommets, image de l'ordre du monde et de son autorité. En 1791, le roi Jeongjo (r. 1776-1800) introduit un changement décisif : dans la salle d'audience du palais de Changdeok, il remplace ce paravent par une représentation de la bibliothèque royale, affirmant ainsi que le pouvoir repose sur la connaissance. Sous l'autorité de la bibliothèque royale intérieure (Gyujanggak) qu'il fonde, il encourage la production de ces images. Les peintures à étagères compartimentées (*chaekgado*) deviennent alors un sujet d'exercice dans les examens artistiques officiels (*nokchwijae*).

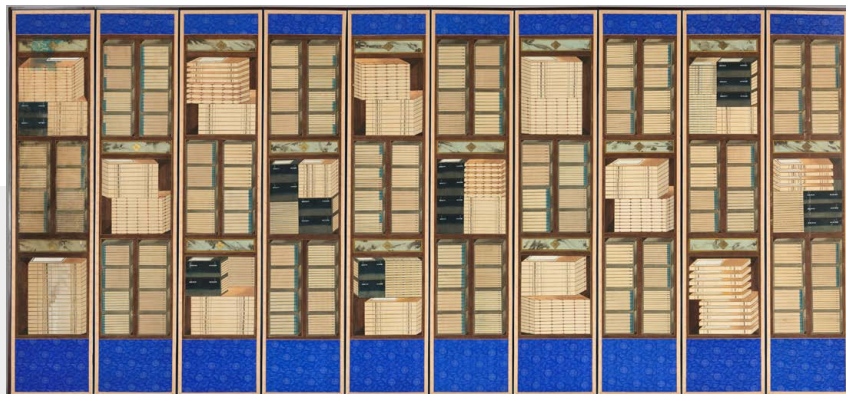


Table d'écriture de lettré

Corée, 19^e siècle, époque Joseon (1392-1910)
Bois, argent doré - Musée Guimet,
don Victor Collin de Plancy, 1893

Dans la Corée de l'époque Joseon, l'essor de l'imprimerie et la diffusion des livres accompagnent l'étude des classiques, voie d'accès aux concours et aux charges officielles. L'écriture rythme aussi la vie du lettré. Posée dans l'espace d'étude masculin (*sarangbang*), cette table basse accueille papier, pinceaux, pierre à encre et livres. La profondeur du bois laqué, la sobriété du plateau et le raffinement discret du décor en argent doré traduisent une élégance contenue, propre aux objets de l'étude. Sa taille modeste invite au déplacement : elle circule dans la maison, au gré des moments de lecture, de copie ou de correspondance.



Paravent représentant une bibliothèque (*chaekgado*)

Corée, 19°-20° siècle, époque Joseon (1392-1910)
Paravent à dix panneaux, couleurs et encre sur soie -
Séoul, musée national du palais de Corée

Ce paravent presque entièrement consacré aux livres est sans doute l'un des témoignages les plus proches des premiers *chaekgado*, commande royale du roi Jeongjo (r. 1776-1800), dont les prototypes ne sont pas conservés. Aucun vase, aucun instrument de lettré ne détourne le regard : seul demeure le rayonnage d'ouvrages reliés. Elle semble d'abord copier un meuble réel, où tous les ouvrages seraient rangés à portée de main de leur propriétaire. Pourtant l'illusion se trouble : les livres glissent, flottent, défient l'ordre des étagères. La bibliothèque devient alors une construction de l'esprit.

Entre Chine et jésuites : voyage aux sources du *chaekgeori*

Loin de l'image d'un « royaume ermite », le Joseon est pleinement inscrit dans les échanges de l'Asie orientale. Au 18^e siècle, les ambassades coréennes à Pékin, capitale des Qing, jouent un rôle essentiel dans la circulation des objets, des idées et des savoirs. Là, ils découvrent les collections impériales organisées en cabinet aux cent trésors (*duo-baoge*), mais aussi les savoirs occidentaux introduits par les missionnaires jésuites, un ordre religieux catholique, présents à la cour depuis le début du 17^e siècle. Livres, gravures et cartes du monde offrent une nouvelle vision de l'espace. L'introduction d'instruments optiques, comme la longue-vue, favorise une observation plus directe du paysage réel. Les églises, ornées de décors en trompe-l'œil, marquent ceux qui les visitent. Ces découvertes nourrissent les pratiques artistiques. Les peintres coréens s'approprient ces nouveaux effets de perspective, de clair-obscur, et de trompe-l'œil. C'est dans ce contexte que naît le *chaekgeori*, à la croisée des traditions chinoises et des apports jésuites.



Délégation d'ambassades étrangères à la cour des Qing à Yanjing (Pékin)

Chine, 19^e siècle, époque Joseon (1392-1910)

Couleurs sur papier - Paris, musée Guimet, don Florine Langweil, 1911

De part et d'autre de l'allée centrale, des émissaires étrangers attendent d'entrer dans la Cité interdite. À droite, des Hollandais apportent des horloges, objets de fascination en Chine comme en Corée. À gauche, se trouve un groupe plus composite, dont des Kazakhs regardant les planètes. Corail, porcelaines, laques et montres composent un véritable théâtre de présents : chaque groupe semble jouer son rôle, porter ses objets, afficher son étrangeté. Au centre, les envoyés coréens sont mis en avant par leur calme et l'élégance de leur tenue. Ils ne se mêlent pas à l'agitation générale. Ils observent la scène avec distance, comme des acteurs silencieux et privilégiés de ce monde en mouvement à la cour des Qing.

Les ambassades coréennes à Pékin

Souvent présenté comme un vassal de la Chine impériale des Qing (1644-1911), le royaume coréen du Joseon occupe en réalité une place singulière dans le système tributaire dont il tire parti pour préserver son autonomie. Des ambassades sont envoyées à Pékin pour verser le tribut, recevoir le calendrier impérial et participer aux cérémonies dynastiques. Chaque mission réunit plusieurs centaines de personnes, hauts fonctionnaires, interprètes, scientifiques, lettrés et artistes. Au 18^e siècle, les délégations parcourent librement la capitale chinoise, centre d'échanges entre l'Asie et l'Europe. À leur retour, elles remettent des rapports à la cour où ces « savoirs occidentaux » (*Seohak*) se diffusent. Le roi Jeongjo s'intéresse aux gravures et aux savoirs scientifiques.

Perspective et trompe-l'œil, un langage occidental appliqué à l'art coréen

Venus de Rome, les jésuites introduisent à Pékin les techniques de la perspective et du trompe-l'œil. Dans l'Europe des 16^e et 17^e siècles, ces images illusionnistes ne sont pas de simples décors : elles doivent instruire, émouvoir et rapprocher le fidèle de la foi. Le décor d'Andrea Pozzo à Saint-Ignace de Rome en devient l'un des grands modèles. Son traité de perspective est ensuite traduit et adapté en Chine par Nian Xiyao, grâce aux savoirs transmis notamment par Giuseppe Castiglione, peintre jésuite à la cour de l'empereur Qianlong. Dans les églises de Pékin, ces effets offrent aux ambassades coréennes une expérience visuelle nouvelle. En Corée, la perspective n'est pas reprise telle quelle : elle est transformée dans les *chaekgeori* pour rapprocher le regard du livre, des objets et du savoir.



Attribué à Fra Vincenzo Dalle Vacche (vers 1475-1531)

Panneau :

Armoire avec attributs religieux et vanités

Italie, Padoue, église San Benedetto Novello, 1520-1523

Marqueterie de bois -

Musée du Louvre, département des Objets d'art du Moyen Âge,
de la Renaissance et des temps modernes,
legs Eugène Piot, 1890

Ce panneau de marqueterie en trompe-l'œil, destiné à orner une cathédre (siège monumental), ouvre sur le contenu d'une armoire imaginaire composée d'un sablier, d'un crâne, d'une mitre, d'une croix, d'un missel, d'un encensoir, d'un aspersoir et d'un goupillon. La virtuosité de l'artiste, qui maîtrise l'art de la perspective, rappelle la fragilité du monde, la vanité des possessions et la présence constante de la mort. Ce décor reflète ainsi les inquiétudes et les doutes d'une société chrétienne bouleversée par les tensions religieuses du 16^e siècle.



Paravent à huit panneaux représentant
des livres et objets de lettré
Corée, époque du Joseon (1392-1910), 19^e siècle
Musée Guimet © Musée Guimet, Paris, Dist.
GrandPalaisRmn / image musée Guimet

Chaekgeori, cabinet de désirs

Le *chaekgeori* ne se limite pas à la simple représentation d'une bibliothèque idéale, il offre également à la contemplation une collection. À la différence de ses modèles physiques – les cabinets chinois aux « mille trésors », conçus comme des meubles ostentatoires, ou les cabinets de curiosités occidentaux –, ces peintures transforment la bibliothèque en un espace organisé mais fantasmé. L'illusion du plaisir de collectionner devient centrale dans le choix des motifs, créant une véritable grammaire visuelle.

Dans les maisons traditionnelles, les objets représentés ne sont plus seulement ceux que l'on possède, mais ceux que l'on désire. Livres, porcelaines, bronzes et objets exotiques intègrent ainsi tous les intérieurs. Présentes à la capitale comme dans les provinces, ces images accompagnent l'ascension de nouvelles élites et l'essor d'une société de consommation, particulièrement dans un 18^e siècle dépourvu de conflits majeurs, propice aux échanges au contact des marchés, en Chine notamment.

Désirs d'objets anciens

À la cour comme chez les lettrés, les objets anciens incarnent un idéal moral et intellectuel. Les bronzes archaïsants chinois, associés à l'Antiquité et au temps de Confucius, sont particulièrement prisés. Largement en circulation depuis la Chine jusqu'en Corée, ces bronzes demeurent néanmoins rares et coûteux et réservés à une élite. Leur connaissance passe aussi par des livres d'estampages (*kaogutu*) très répandus. À partir de ces modèles, les artistes coréens réinventent leurs formes en peinture. Sur les paravents ces motifs gagnent un nouveau sens. Plus seulement savants, ils deviennent des signes visibles d'élévation intellectuelle.

Vase you

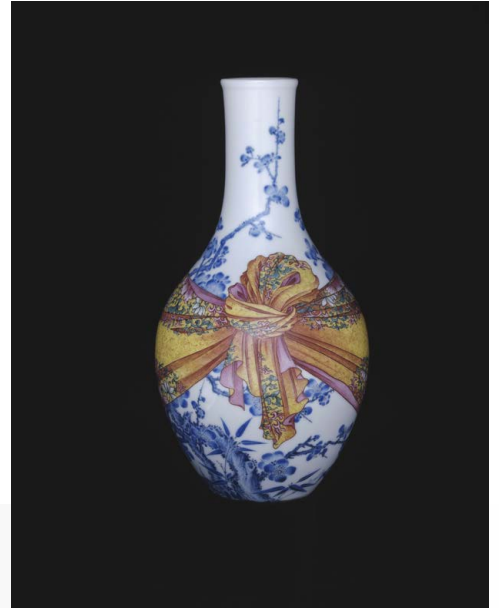
Chine,
fin du 16^e-17^e siècle, dynastie Ming (1368-1644)
Bronze, or, argent –
Musée Guimet, legs Isaac de Camondo, 1911

Ce vase *you* reprend la forme des bronzes rituels de la Chine archaïque, destinés aux offrandes. Réalisé sous les Ming, il en propose une réinterprétation précieuse, ornée d'incrustations d'or et d'argent. Les motifs archaïsants qui le décorent affirment un goût savant pour l'Antiquité. La marque sigillaire *Zi Sun* (fils et petits-fils), évoque une formule destinée aux descendants, appelés à conserver ce vase. Achetés sur les marchés ou connus par les images, ces bronzes circulent aussi dans la Corée du Joseon. Dans les paravents aux livres, ils deviennent signes de prestige et de savoir lettré.



Désirs d'objets précieux

Avec l'avènement du Joseon (1392-1910), la porcelaine blanche s'impose comme un idéal à la fois moral et visuel. La blancheur douce, non éclatante, traduit une esthétique de la retenue et de la vertu plus qu'un objet de prestige. À l'inverse, à la même époque en Chine des Ming et des Qing, les porcelaines aux émaux colorés sont produites pour la cour, puis circulent largement, dans le monde. Le commerce avec la Chine des Qing (1644-1911) contribue à introduire ces céramiques en Corée, mais elles demeurent rares. Leur présence nourrit plutôt l'imaginaire visuel. Intégrées dans la composition des *chaekgeori*, ces céramiques de *famille rose, jaune, verte*, craquelées et *bleu et blanc* apportent couleurs et contrastes dans des intérieurs plus sobres.



Vase à décor d'étoffe nouée

Chine, règne et marque de Qianlong (1736-1795), dynastie Qing (1644-1911)
Porcelaine à décor d'émaux famille rose - Musée Guimet, donation Ernest Grandidier, 1894

Ce vase bouteille chinois produit pour l'empereur Qianlong présente un décor en trompe l'œil exceptionnel. Sur un fond blanc se déploie une branche de prunus fleurie et des tiges de bambou dessinés à l'émail bleu. Ce décor est en partie couvert par une écharpe jaune nouée, décorée de rinceaux rubis et de rosaces polychromes. Le nœud, signe d'union, de lien durable et souvent de mariage, devient ici le véritable motif du vase. Dans le paravent placé en regard, l'artiste fait ressortir d'avantage cet effet en enveloppant les céramiques d'un vrai nœud textile.

Vase en forme de carpe portée par les flots

Japon, 19° siècle
Porcelaine - musée Guimet, collection Ernest Grandidier

Ce vase japonais en forme de carpe rappelle la circulation des motifs et des objets dans l'Asie orientale. La carpe est un symbole de bon augure, de force et de réussite. Son bond contre le courant évoque l'effort du lettré, notamment dans la préparation des examens. Présent dans la peinture de l'époque Joseon, lié aux vœux de prospérité et de longévité, le motif de la carpe trouve naturellement sa place parmi les objets précieux du *chaekgeori*.



Nouveaux désirs

Depuis le 18° siècle, les peintres enregistrent l'évolution des pratiques de consommation en Corée. Alors que les échanges avec le reste du monde s'intensifient, de nouveaux objets intègrent les collections locales. Au 19° et au début du 20° siècle, lunettes, horloges, montres à gousset, objets de mode apparaissent dans les compositions. Les paravents reflètent ainsi ce qui circule et se désire. Le *chaekgeori* devient un véritable baromètre du goût, révélant les transformations sociales et culturelles. Il fonctionne comme une vitrine avant la lettre, où l'objet ne vaut plus seulement pour lui-même, mais comme signe. Ces représentations invitent à faire réfléchir sur la pratique de la consommation du savoir, au détriment de la connaissance.

Quand le savoir n'est qu'illusion

Lorsque le livre devient objet, il cesse d'être uniquement porteur de savoir pour devenir signe. En Europe, les vanités, illustrées par l'œuvre de Sébastien Stoskopff, associent livres, chandelles et objets précieux pour rappeler la fragilité des connaissances et la fuite du temps. En Corée, ce principe se transforme : le livre est déconstruit, fragmenté, démultiplié dans l'espace pictural. Il n'est plus seulement lu, il est exposé ; son accumulation construit une image du savoir autant qu'un désir de possession.

Les ouvrages présentés ici, témoignent pourtant de la centralité de la connaissance comme pratique vivante et donnent à voir ce qui se lisait en Corée aux 18^e et 19^e siècles. Sous cette rotonde aux cariatides, en écho à la bibliothèque historique du musée Guimet située à l'étage inférieur, ces ouvrages dialoguent avec les livres réunis par son fondateur. De part et d'autre de l'Eurasie, les thèmes et sujets abordés – sciences, religions, histoire, littérature – relèvent d'un même horizon intellectuel.

Une bibliothèque en déconstruction

Dès la fin du 18^e siècle, les artistes provinciaux s'éloignent des modèles royaux pour développer un langage plus libre. Le livre devient un simple motif décoratif ; les perspectives se fragmentent ; les compositions proposent un désordre organisé, parfois peuplé d'animaux liés à la longévité, tout en conservant une dimension morale confucéenne. L'essor d'une classe moyenne aisée (*jungin*) favorise la diffusion du *chaekgeori*, bientôt adopté au-delà des cercles lettrés. Produites hors du palais, ces œuvres sont qualifiées de « peintures populaires » (*sokhwa*). Les motifs sont répétés et diffusés par les peintres itinérants dans tout le territoire. Des formats plus modestes apparaissent, adaptés à des espaces domestiques restreints.

Rêve d'encre et d'ombres : jeux d'optiques

Le parcours s'achève sur des œuvres où l'illusion optique devient centrale. Les livres disparaissent, les étagères s'effacent et le décor fantastique dissout les repères habituels de la bibliothèque. L'image bascule dans un espace incertain, à mi-chemin entre rêve et perte des codes. Longtemps reléguées au registre des peintures folkloriques (*minhwa*), ces compositions révèlent une grande liberté formelle : les objets changent d'échelle, flottent, se recomposent, dans un univers où la logique visuelle se dérobe. Ces œuvres peuvent ainsi être rapprochées du surréalisme : la bibliothèque s'y transforme en espace mental, où le savoir devient rêve, et l'objet, métaphore.



Sébastien Stoskopff (1597-1657)

Livres, chandelle et statuette de bronze

École d'Allemagne, après 1624,
premier tiers du 17^e siècle

Huile sur toile -

Musée du Louvre,

donation Mme Jean Riechers, 1982

Cette nature morte est un exemple de peinture de vanité. Deux livres ouverts dominent la composition : *Les Pieux Désirs de l'Âme* du jésuite Hermann Hugo, recueil de méditation spirituelle, et *Les Gobbis* de Jacques Callot, peuplés de figures burlesques. Leur voisinage oppose piété et dérision, élévation de l'âme et divertissement. Autour d'eux, chandelle, sphère de verre, colonne et statuette en bronze forment un théâtre discret de l'instabilité du monde et du temps qui passe.

Autour de l'exposition

Le savoir mis en scène dans l'art coréen, livres et objets choisis

Colloque

Que racontent les livres et les objets savamment disposés dans les intérieurs coréens ? Comment éclairer les logiques de consommation des sociétés passées et présentes à travers l'accumulation, la mise en scène et l'exposition d'objets choisis ?

En dialogue, quatre spécialistes de l'art coréen éclairent une des grandes thématiques de l'exposition *Le savoir en trompe-l'œil*.

Samedi 10 octobre de 14h30 à 17h00

Auditorium Jean-François Jarrige

Gratuit

dans la limite des places disponibles

Réservation conseillée sur guimet.fr

Bibliothèque monde et illusion du savoir : la vocation des bibliothèques et leur évolution entre hier et aujourd'hui

Rencontre

William Marx, professeur au collège de France, intervient aux côtés d'Arnaud Bertrand, commissaire de l'exposition *Le savoir en trompe-l'œil*. Deux ouvrages de l'auteur seront proposés à la dédicace : *Vivre dans la bibliothèque du monde* (Éditions du Collège de France, 2024) et *Des étoiles nouvelles : quand la littérature découvre le monde* (Éditions de minuit, 2021).

Samedi 7 novembre à 15h

Maison Guimet (salon Pelliot)

19, avenue d'Iéna

Gratuit

**Réservation conseillée sur guimet.fr,
dans la limite des places disponibles**

Rencontre avec le commissaire de l'exposition Le savoir en trompe-l'œil

Rencontre

Une rencontre avec Arnaud Bertrand, commissaire de l'exposition *Le savoir en trompe-l'œil*, pour découvrir la genèse de l'exposition et ses œuvres les plus emblématiques.

Dimanche 8 novembre à 15h30

Auditorium

Durée : 1h

Gratuit

dans la limite des places disponibles

Réservation conseillée sur guimet.fr



Délégation d'ambassades étrangères
à la cour des Qing
Corée, époque du Joseon, 19^e siècle
Musée Guimet, don Victor Collin de Plancy
(1887)

Savoir et transmettre en Corée : deux trésors de l'imprimerie présentés comme trésors de l'humanité

Rencontre

Une rencontre ouverte à tous pour découvrir deux trésors de l'humanité préservés en Corée : le plus ancien livre connu et édité en caractères métalliques mobiles datant du 14^e siècle, et le canon bouddhique coréen *Tripitaka Koreana*, constitué de 81.258 planchettes de bois permettant l'édition des textes sacrés et leur diffusion.

Découverte de l'exposition Le savoir en trompe-l'œil

Visite guidée

Cette initiation à plonger dans l'univers fascinant des *chaekgeori*, ces paravents coréens imitant les bibliothèques, au cours d'une visite commentée pour découvrir les œuvres les plus emblématiques de l'exposition.

Visite Intérieurs coréens

Visite descriptive

Cette visite, spécialement adaptée aux personnes en situation de handicap visuel, permet de découvrir les trésors de l'exposition *Le savoir en trompe-l'œil* et des salles Corée du musée.

Visite de l'exposition Le savoir en trompe-l'œil

Visite familles

Les visites en famille permettent de capter la curiosité, l'intérêt et la sensibilité des petits comme des grands.

Un parcours de visite à hauteur d'enfants, à partir de 8 ans.

Photo de l'éventail de la p.38 de la brochure (dans kit presse)

Paravents de Corée

Atelier jeune public

Les paravents qui ornent les pièces d'une demeure coréenne sont souvent des objets de luxe. Leurs motifs reflètent parfois un goût pour la nature et les saisons et permettent aussi de comprendre de nombreux aspects de la culture coréenne. Inspirés par l'univers des lettrés coréens, les jeunes visiteurs sont invités à créer leur propre décor de paravent.

Samedi 21 novembre de 15h à 17h

Auditorium Jean-François Jarrige

Gratuit

dans la limite des places disponibles

Réservation conseillée sur guimet.fr

Les samedis à partir du 26 septembre à 14h

Durée : 1h

Tarif : 9€ pour les personnes ayant la gratuité / 18€ entrée + visites

Sans réservation

dans la limite des places disponibles

Vendredi 9 octobre à 14h

Durée : 1h30

Gratuit

Réservation : accessibilite@guimet.fr

Dimanches 11 octobre et 8 novembre à 15h

Durée : 1h

Tarif : 15€ (adultes) / 9€ (enfants)

Réservation sur guimet.fr

Lundi 19 octobre à 14h30

Durée : 2h

Pour les enfants de 7 à 12 ans

Tarif : 9€

Réservation sur guimet.fr

Atelier créatif : Trésors en trompe l'œil avec Françoise Pelenc

Atelier famille

Cet atelier permet de découvrir les bibliothèques fantastiques de Corée et de créer à son tour un univers imaginaire où les objets ordinaires se métamorphosent. Au final, une véritable surprise visuelle au moyen de dessins, de collages et de découpages !

Catalogue de l'exposition

*Le savoir en trompe-l'œil
Corée, 18^e-20^e siècle*

Une coédition musée Guimet / Beaux-Arts Éditions
160 pages
100 illustrations
Prix : 35 €
Langue : français
En librairie le 16 septembre 2026

Paravent à six panneaux
Ancienne collection Lee U-Fan
Dynastie Yi ou Choson (1392-1910)
Musée Guimet © Musée Guimet, Paris, Dist.
GrandPalaisRmn / Thierry Ollivier

Samedi 14 novembre à 14h30

Durée : 2h30

Pour les enfants de 7 à 12 ans

Tarif : 15€ (adultes) / 9€ (enfants)

Réservation sur guimet.fr



Programmation artistique et culturelle

2026년

Spectacles jeune public et cinéma d'animation, rencontres littéraires, représentations de *pansori* ou spectacles inspirés de traditions bouddhistes et chamanistes coréennes, cycles de cinéma, journée spéciale K-Pop pour la Fête de la musique ou K-Horror pour Halloween...

En 2026 c'est tout le musée qui bat au rythme de la Corée !